

La psychose, ce serait vivre dans le Réel ?

Toutes les hallucinations ne sont pas à mettre dans le même panier.

Celle que j'ai appelée la dame aux démons dialogue avec des parties d'elle-même qu'elle appelle, selon les cas « démons » ou « maman » ou « Jéhovah ». Pour elle, pendant très longtemps, c'était des entités séparées, de véritables interlocuteurs complètement différents d'elle-même. Puis après quelque 14 ans de travail, elle m'a mis sur la piste en me montrant que ce clivage ne tenait plus trop. J'ai pu lui dire alors en réponse à sa demande suppliante de dire la vérité, que ces entités n'étaient que des parties séparées d'elle-même, ce qu'elle a reconnu. Ses nombreuses « elles » sont comme les multiples personnages de mes rêves qui sont tous animés par un seul metteur en scène, sur les planches du théâtre onirique. Dans mes rêves, moi aussi je crois que mes interlocuteurs sont des personnages distincts de moi, présents dans la « réalité » du rêve. J'ai pu lui répondre ainsi après avoir fait un rêve où j'étais en Afrique, dans un pays dont j'avais oublié le nom, avec un guide qui venait du Congo. Je ne connais qu'une personne venant de là, c'est cette dame aux démons. Ce guide la représentait peut-être, dans l'idée que je m'en fais, mais je me suis dit qu'il me représentait aussi dans mon désir de la guider, elle qui me semblait dans une telle perte d'orientation. Je crois que c'est ce qui m'a poussé à accepter d'endosser ce rôle en lui expliquant son délire comme je m'explique mes rêves. Il se trouve que, dans les semaines qui ont suivi, elle a retrouvé littéralement une image du corps, ayant fait un régime qui l'a ramené à un poids presque normal, montrant qu'elle se préoccupait de cet habitacle qu'elle avait délaissé depuis bien longtemps. Mais là n'est pas la question pour l'instant¹.

En ce qui concerne mes rêves, ce n'est qu'au réveil que je peux comprendre avoir animé ces images au gré de mes désirs. Encore ne puis-je le faire qu'à partir de ma très grande expérience de l'interprétation, car combien de gens croient encore, même une fois réveillés, qu'un ancêtre mort est venu leur parler pour leur prédire leur avenir, ou que la mort d'un proche leur parvient depuis le futur ou un lointain espace comme une réalité qui s'impose, vérifiée après coup. Tout cela, c'est de l'imaginaire. On peut aussi l'appeler psychose, si l'on veut, entre psychose de courte durée pour le rêve, comme disait Freud, et psychose de plus longue durée.

Autre exemple, un homme a eu un délire tout à fait circonscrit, persuadé que son voisin avait commis un attentat sexuel sur la personne de ses propres enfants. Il sait que, lorsqu'il était bébé, sa sœur, beaucoup plus grande, avait subi un attentat sexuel de la part de l'homme chargé de les garder. Il en aurait été témoin, mais il n'a aucun souvenir, on lui a juste raconté. Si, effectivement, il en a été témoin, il est possible que cela constitue pour lui un enregistrement Réel datant de l'époque où il n'avait ni les représentations nécessaires pour comprendre, ni les moyens d'intervenir. L'épisode délirant serait une tentative de donner à ces traces une forme imaginaire explicative. Sinon, cela devient juste un déplacement sur le voisin des termes de l'histoire racontée. En ce cas, ça ressurgit dans l'imaginaire du voisinage, et ce n'est donc pas du Réel : il y a bien des représentations de cet attentat, déplacées à travers le mur sur le voisin. C'est de l'imaginaire.

¹ L'arrivée de cette image du corps et d'un apaisement conséquent dans la vie de cette dame ne s'est pas faite aussi simplement, mais avec de nombreux allers et retours. Je résume et simplifie ici en ne retenant que ce qui concerne le propos de ce chapitre.

D'un autre côté presque tous les enfants ont été témoin, très jeunes, des ébats sexuels de leurs parents. On a vu à quel point cela revient dans les rêves qui tentent de leur donner la forme imaginaire qu'ils n'avaient pas pu trouver à l'époque. Même remarque pour ce cas plus général : même lorsqu'il n'y a pas eu une telle observation, les traces de perceptions impossibles à symboliser font surgir la représentation de la machine à symboliser, c'est-à-dire à conceptualiser, c'est-à-dire que le sujet est en train de se faire une conception de lui-même sous les auspices de la conception sexuelle imaginée.

Tout cela, qui a été refoulé du conscient, revient dans l'imaginaire, soit à l'extérieur, (hallucination) soit dans un intérieur néanmoins perçu comme extérieur (rêve). Qu'est-ce qui décide de la différence entre intérieur et extérieur, je ne sais, mais je ne trouve pas heuristique de la renvoyer à une mythique différence de structure. Seul les Réels de structure restent impossibles à symboliser : l'origine et la fin, tout ce qui nous concerne mais dont nous ne pourrions jamais rien savoir, notre conception, gestation, naissance, et les premiers moments de la petite enfance avant l'apprentissage du langage. Et notre mort.

D'autres personnes se plaignent de voix qu'elles entendent à l'extérieur d'elles-mêmes, mais lorsque je demande ce que disent les voix, elles ne peuvent le dire : « elles m'appellent », « ce sont des chuchotements, je ne peux pas distinguer ce qu'elles disent ». Cette fois, vous avez reconnu ce que j'avais repéré au fond de mes rêves comme Réel. Sans doute puis-je faire à propos de ces personnes la même hypothèse qu'à mon propre égard : il s'agit d'inscriptions de perceptions auditives, vraisemblablement entendues dans l'enfance, et resservies là dans l'extérieur, de la même manière que, au moment de mon rêve, je les perçois comme venant de personnages extérieurs à moi-même. Il faut aussi tenir compte de cette différence que mes rêves les associent toujours à l'image d'un corps extérieur, même si tout cela se passe à l'intérieur de moi, tandis que les voix dont parlent ces gens se baladent dans l'extérieur sans être rattachées à une quelconque image. Toutefois, j'ai connu quelqu'un me disant qu'il entendait bien ces voix dans l'extérieur, tout en sachant très bien qu'elles venaient de lui. Il ne croyait pas à un mythique « esprit » qui tenterait d'entrer en communication avec lui, comme c'est parfois le cas. Les phrases inachevées du président Schreber pourraient être lues dans ce registre. Mais ce n'est pas sûr : nous ne savons pas dans quelle mesure le contenu absent de la phrase n'est pas tout simplement refoulé.

Parfois ces voix se mettent à dire quelque chose d'audible. Chez les mêmes sujets qui attendent des chuchotements à d'autres moments, et chez d'autres sujets. Ce sont alors, toujours, des insultes et des injonctions à commettre les actes les plus interdits. « Bon à rien » » « fainéant » « salopard », « va, cours, va tuer ton père et coucher avec ta mère ! ». Voilà ce que j'ai entendu de ce qu'ils me disaient qu'ils entendaient.

Pour ce qui est des insultes, j'y entends à mon tour des mots qu'ils ont dû entendre à leur égard, vraisemblablement issus de leurs parents, mots trop insupportables pour les garder à l'intérieur. Ce n'est toujours pas un Réel, c'est ce qu'on imaginait qu'ils étaient, et ils se sont imaginé que c'était vrai (j'insiste : vrai, pas Réel). Au point peut-être, de rendre le relais des parents pour s'insulter ainsi eux-mêmes, en se dissimulant qu'ils sont également le locuteur, de la même façon qu'il aurait fallu se voiler qu'il aurait pu s'agir des parents. Que ça revienne ainsi montre que le symbolique tente de les apprivoiser en les rattachant à la mémoire, mais cela semble impossible. En ce sens, ce serait un Réel, des mots entendus pour ce qu'ils signifient, mais rejetés pour les mêmes raisons, parce que jugés insupportables, et peut-être perdant dès lors leur signification. Mais on ne me disait pas que ces mots avaient perdu leur signification. On était sensible à leur caractère injurieux. Ce qu'ils avaient perdu, c'était seulement l'image du locuteur. Il y avait donc eu, forcément, jugement, et non forclusion du jugement. La découpe symbolique était passée par là, détachant la voix de l'image de son locuteur, en forme de : non ce n'est pas possible que mes parents aient pu dire ça de moi, et ce n'est pas possible que j'aie pu reprendre une telle opinion à mon compte.

Restent les mots comme des fantômes sans image. Oui, ça veut toujours dire ce que ça veut dire, ça symbolise toujours l'enfant comme un déchet, ce qu'il rejette à son tour dans l'extérieur. Pas dans le Réel.

Pour ce qui est des injonctions à caractère oedipien, il ne s'agit pas non plus d'un Réel, puisque tout cela signifie des relations aux parents, l'une de meurtre, l'autre d'inceste, c'est-à-dire ce qui travaille tout le monde. Il y a bien là formation d'un signifié, mais cette fois c'est le sujet qui se parle à lui même. C'est parfaitement symbolique, simplement, la plupart refoulent ces désirs dans l'inconscient, alors que ceux qui l'entendent sous forme de voix le rejettent dans l'extérieur. Pas dans le Réel.

Certaines personnes se disent aussi regardées par les gens autour d'eux, ce qui les persécute. Cette fois, il n'y a pas de voix, mais seulement des regards. Je peux ici faire l'hypothèse de l'inscription Réelle d'un regard menaçant, coupé d'une image du corps d'un autre mais replacée du coup dans les images de tous les gens qui se trouvent dans la rue. Là aussi il pourrait s'agir d'un Réel au sens où ces personnes ne peuvent rien dire de ces regards ni précisément qui les regarde, seulement que c'est hostile. Ce pourrait être, soit la façon dont un regard quelque peu inamical a été enregistré, soit, comme dans mes rêves, le remplacement d'un irréprésentable par l'un des outils imaginé travaillant à la représentation : le regard, à la place de l'objet regardé, comme il y a eu l'ordinateur à la place de la mémoire enregistrée. En l'occurrence l'objet regardé n'est autre que le sujet regardant, dans un circuit narcissique dénotant l'impossible de l'accès à une représentation extérieure. Ce qui revient ainsi aussi bien dans l'extérieur que dans l'intérieur, n'a pas été rejeté du symbolique, mais témoigne juste de l'impossible travail du symbolique à cet endroit-là, impossible qui se signe par l'absence d'image, acoustique ou visuelle.

Cela s'accompagne souvent d'une grande difficulté de parole ; le sujet articule très lentement, comme s'il cherchait chacun de ses mots, pour finir par ne dire que des banalités sur l'environnement quotidien, celui-ci étant toutefois parsemé de ces regards surveillants. Ceci continue de s'approcher du Réel, dans la mesure où ce que je viens de décrire me fait penser à des signes de perception qui n'arrivent à se glisser dans aucun imaginaire, aucune représentation. Les objets sont justes ce qu'ils sont, allant jusqu'à perdre leur fonctionnalité d'objet, pour devenir des êtres fantomatiques plus ou moins menaçants.

A cela s'ajoute parfois le commentaire des actes, par lequel le sujet montre qu'il ne peut que se regarder vivre et agir, comme dédoublé. Ce serait une démarche d'objectivation de soi, une tentative de se reprendre en main comme un objet manipulé. Je ne sais trop quoi en penser pour l'instant.

J'ai longtemps travaillé avec ces gens que l'on nomme parfois autistes. Je veux dire, des gens qui ne parlent pas du tout, sont incontinents, se balancent, cassent, frappent, etc. Pas ceux que, de nos jours, l'on range dans cette catégorie et qui parlent, vont à l'école, obtiennent des diplômes et sont parfois des génies. Ça n'a rien à voir. Ceux que j'ai côtoyés, dans leur comportement si étrange et si difficile à supporter, me montraient qu'ils souffraient des perceptions de l'environnement². S'ils se tenaient sans cesse sur les bords, portes, fenêtres, ou bordures de trottoir, c'est qu'ils ne parvenaient pas à se situer entre dedans et dehors. L'un d'entre eux en particulier, m'a bien fait comprendre cela. Il passait ces journées à claquer les portes. Plus précisément, il ouvrait, passait la porte la claquait le plus bruyamment possible, puis recommençait dans l'autre sens. Autrement dit, il sortait, mais se retrouvait dedans, et rentrait et se retrouvait dehors, tout simplement parce que les notions de dedans et de dehors n'avaient aucun sens pour lui. Du moins en avait-il une très vague prescience, quelque chose comme les Réels que j'ai perçus dans les rêves, et que de ce fait, il faisait fonctionner la machine symbolique à tour de bras pour tenter d'établir cette différence,

² voir *De l'autisme*, tome 1 et 2, EFEditions, 6 rue Fizeau 75015 Paris.

ce qui aurait permis à un imaginaire du dedans de se tenir en opposition à un imaginaire du dehors. Sa prescience, due vraisemblablement à la fréquentation des humains, être parlants, devait lui signaler vaguement que le son n'était pas pour rien dans ce travail, les mots étant ce qui effectivement construisent les différences. Lui-même ne parvenait qu'à produire quelques grognements inarticulés auxquels le bruit de la porte, malgré toute la violence qu'il y mettait, n'amenait aucun support³.

Tous les autres se situaient dans le même rapport à la réalité qu'ils ne parvenaient même pas à construire au niveau de leur corps, en continuité logique avec ce que je viens de décrire, les orifices du corps dysfonctionnant comme autant de portes impossibles : la nourriture qui rentre et qui ressort, la coprophagie, l'incontinence, en étaient les manifestations phénoménales.

Les dits-autistes, tels que je les décris, vivent-ils dans le Réel ? Pas à proprement parler, car ce qu'ils manifestent semble être de l'ordre d'un symbolique qui ne cesse d'échouer dans son travail de production de représentations imaginaires. Ils vivent dans un monde sans imaginaire, dont toutes les arêtes perceptives, faute de se retrouver comme support du contour d'une image construisant un objet en rapport avec les autres objets et leurs usages par les humains, sont autant de menaces tranchantes qu'ils cherchent à éradiquer sans jamais y parvenir. Ceci me semble du même ordre que le Réel des lacérations, des objets flous, des borborygmes de mes rêves, des chuchotements des voix de certains, des gens qui se sentent le point de mire de tous. Oreilles qui n'entendent que des bruits, yeux qui ne voient que des regards, sorties sans issues, tout cela donne les indices d'un monde impossible à symboliser, que j'appelle le Réel. Tout cela peut s'appeler forclusion : ce n'est pas advenu au symbolique, mais ça ne peut se nommer rejet, donc pas *Verwerfung*, car ce n'est parvenu dans aucun intérieur pour pouvoir en être rejeté.

A l'inverse, les projections d'images précises vues dans l'extérieur, hallucination du doigt coupé, voisin incestueux, souvenirs de personnages du passé vus dans le présent comme s'ils étaient encore dans la réalité, tout cela me semble de l'ordre d'un imaginaire que le symbolique rejette en dehors du corps, mais pas en dehors du symbolique. Et cela, oui, ça émerge à la traduction du terme *Verwerfung*.

Dès le séminaire 1, Lacan s'en prend à ce qu'il appelle un préjugé qui voudrait que « le psychotique » vive dans l'imaginaire. Cela s'affirmera dans le séminaire 3 consacré aux psychoses, où il dénonce cette fois l'assimilation du rêve et de la psychose, pourtant proposée par Freud, d'abord radicalement, puis avec quelques nuances⁴.

Cette fois, il s'appuie sur deux enfants, non pas ses analysants, mais ceux d'autres collègues : le petit Dick de Mélanie Klein et le petit Robert de Rosine et Robert Lefort.

Pour Lacan le petit Dick « vit dans la réalité », mot employé ici au sens, pour lui, de Réel. Ça ne nous facilite pas les choses, en regard de ses nombreux usages du terme « réel » dans le sens de « réalité ». Ce serait la phrase interprétative de Mélanie Klein « Dick petit train, maman gare, papa grand train » qui le ferait entrer dans le symbolique. Moi, je crois que si Dick a pu mettre en scène quelque chose que Mélanie Klein a pu lire de cette façon, c'était déjà bien différent de ce que j'ai pu observer aux côtés de mes dits-autistes. Dick jouait avec ses trains, il ne cassait pas tout. Il mettait en connexion un plein et un vide sous la forme du

³ *Idid*. Tome 2.

⁴ *Abrégé de psychanalyse*, PUF p. 39, GW 17 p. 97 : « Le rêve est une psychose, une psychose de courte durée ». Je ne cite que cette phrase, la plus tardive de Freud, par choix personnel, en forme de conclusion aux débats qu'il a eu avec lui-même sur ce sujet dans le *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*, in *Metapsychologie*, Gallimard p 136-146 GW 10, PP.419-426.

train entrant dans la gare. Sans doute y avait-il là, comme chez l'homme aux loups, une « forme symbolique » qu'il n'arrivait pas à verbaliser, n'attendant que la verbalisation latente.

Ainsi Lacan conçoit-il la psychose, dont l'autre bout se lit dans la formule : « ce qui est forclos du symbolique revient dans le Réel ». Comme on l'a vu, il ne perçoit pas la différence entre ce qui revient sous forme « symbolique » et ce qui est pure perception du Réel sans la médiation de la représentation, soit, je le rappelle, perception des arêtes des objets et de l'environnement, sans que cela fasse objet ou passage, perception de bruits et murmures qui ne forment pas de mots. La première proposition comprend en fait un imaginaire découpé partiellement ou totalement par le symbolique, puis rejeté hors du moi ; la seconde rassemble les signes de perceptions, traces laissées par les organes des sens sans encodage dans le système des représentations. Pour Lacan, les rêves sont l'imaginaire, la psychose est le réel, même lorsque ce qu'il dit « réel » prend les formes les plus imaginaires qui soient. Dans *Le Sinthome*, il proposera même cette image du rond imaginaire qui se détache des deux autres, le symbolique et le réel, comme explication de la folie de Joyce. Pour lui, ce rejet dans l'extérieur devient « forclusion », terme en effet plus approprié lorsqu'il s'agit de ce que j'appelle Réel, mais absolument pas adéquat lorsqu'il s'agit des formes imaginaires découpées, ou partiellement découpées, par le symbolique, et rejetées hors du moi. Les imaginations de Joyce, notamment cette jolie métaphore de son corps, après avoir été battu par des camarades, son corps tombant comme une peau de l'orange, ne lui apparaissent que comme ce qui est décrit, une perte de l'image du corps, perte qui ne se fait pourtant pas sans imagination ni métaphore ! Certes, les écrits de Joyce nous montrent ensuite un investissement sans doute excessif sur les mots comme tels, en deçà de toute signification, rejoignant ce que je décrivais plus haut de l'élocution lente et embarrassée de celui qui ne parvient pas à boucler un signifié. Ce dernier émerge en effet à l'imaginaire, comme fruit d'un symbolique achevé par la ponctuation (recoupe) qui fait dire : je comprends ce que tu as voulu me dire. Les continuels jeux de mots de Joyce, en plusieurs langues, finissent par perdre le lecteur habitué par sa lecture à construire des signifiés qui ici, soit échappent par leurs démultiplication, soit simplement par leur absence. Là, il n'y a finalement plus rien à comprendre, ce qui isole le locuteur de son auditeur. Dire que ce serait là la position du psychanalyste, comme Lacan l'a quelque fois énoncé, reviendrait à instituer cette folie comme règle de conduite, cette folie qui consiste à prendre les mots pour des choses. Ce n'est pas parce que le psychanalyste prend son temps avant de comprendre, qu'il se refuse à toute compréhension de son analysant. Qu'il le veuille ou non, il le « comprend » au sens de « prendre avec soi », comme le montrent tous ces rêves que j'ai faits concernant mes analysants, rêves qui montrent qu'ils sont bien venus à l'intérieur de moi.

Dans les deux cas, rejet d'une image dans l'extérieur et échec du symbolique à établir une image, il s'agit du travail du symbolique, complètement mis en échec lorsqu'il se heurte au Réel, impossible à symboliser (et alors ça ne cesse de revenir), et partiellement achevé lorsqu'il a déjà passé quelque chose sous sa moulinette, quelque chose qui de ce fait s'avère insupportable pour le moi qui le rejette dans l'extérieur.

Tel est le malentendu fondamental, qui se prolonge dans les emplois successifs que Lacan produit du mot « trou ».